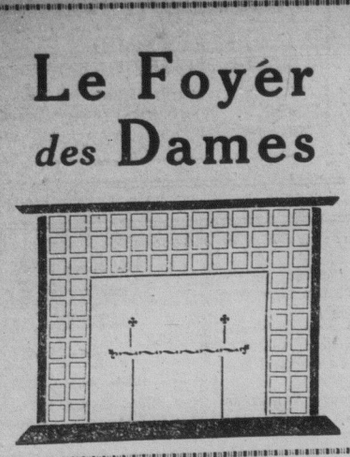
Le Foyer des Dames



Le Canadien

Voilà un journal qui vient à peine de paraître et déjà il est dans une ère de progrès dû sans doute à l'accueil bienveillant donné par ses lecteurs, mais surtout mérité par la manière habile et intéressante avec laquelle il est rédigé.

Le "Canadien" contient un large programme mais à la portée de tout le monde, depuis l'historiette légère et babillarde que l'on trouve dans la page des enfants jusqu'aux plus graves dissertations littéraires et scientifique. Tout a sa place dans cet hebdomadaire; la poésie, les beaux arts, l'histoire, la religion et la politique,—en un mot, il renferme tout ce qui est bon et utile. Il mérite donc d'être propagé et à titre de "Grande Soeur" je fais un appel, à vous, chères lectrices, afin d'aider au journal qui ne saurait se maintenir sans la participation de tous indistinctement.

En faisant connaitre cet beddomadaire, en lui donnant de nouveaux abonnés vous encouragerez et contribuerez à la diffusion des bonnes lectures au sein des familles, oeuvre des plus importantes.

Il y a quelquefois d'étranges illusions chez le peuple! On s'imagine qu'on peut impunément, c'est-à-dire sans intéresser sa conscience, lire les ouvrages condamnés, les romans licencieux, les mauvais journaux, ceux qui d'une manière ou d'une autre attaquent la religion, la foi, les bonnes moeurs.

On s'imagine que les recevoir par abonnement, ce n'est pas coopérer d'une manière directe et très blâmable à leur succès, à leur diffusion, à leur prospérité et par suite au mal qu'ils produisent, et alors qu'on se montre plus que parcimonieux à l'égard de ceux qui défendent la bonne cause.

On ouvre sa bourse et sa maison à ces feuilles légères, indifférentes, dangereuses, mauvaises, qui déversent le ridicule, l'injure et le mépris sur ce qu'il y a de plus vénérable et de plus saint, sur les mystères sacrés de notre foi et les institutions de l'Eglise!

Et l'on trouve impossible de souscrire aux journaux qui donnent tous leurs soins à soutenir et à défendre la Sainte Doctrine, les droits de l'Eglise et les bonnes moeurs.

De nombreux éloges sont mérités, au contraire, à ceux qui contribuent, à leurs frais, les écrits et les journaux de ces hommes de bien, ou qui les répandent dans les bibliothèques et donnent à tous la facilité de les lire.

Le "Canadien" ambitionne de compter parmi ces bons journaux qui répandent l'esprit de foi, de famille; de nationalité et qui propagent le goût du beau et du vrai.

Honneur donc au nouveau journal ainsi qu'à ses zélés collaborateurs.

Avec l'encouragement d'un public qui sera forcé de lire coûte que coûte par l'attrait qu'il y trouvera le succès peut-être compté comme assuré.

Puisse le "Canadien" paraître chaque semaine et bientôt deux fois la semaine avec un éclat toujours nouveau.

GRANDE SOEUR.

Qu'il fait bon d'être "Canadien"

(1860)

O Canada! douce patrie,
Toi, dont les flots du St-Laurent
Disent à la rive fleurie
Le nom sonore et bienfaisant,
En voyant ta grande nature,
Pour nous la source de tout bien,
Notre coeur doucement murmure:
Qu'il fait bon d'être Canadien!

La grande voix de nos montagnes
Qui vibre au milieu des sapins,
Et que l'écho de nos campagnes
Répète aux rivages lointains;
La fleur de la verte prairie,
Pareille à celles de l'Eden,
Tout chante à notre âme attendrie:
Qu'il fait bon d'être Canadien!

Quand sur les tombeaux de nos pères
La brise du soir, en passant
De leurs vertus calmes et fières,
Cueille le parfum odorant,
Elle répand, comme un dictame,
Les souvenirs du temps ancien,
Et chante; elle aussi, dans notre âme;
Qu'il fait bon d'être Canadien!

Là-bas, quand le tonnerre gronde
Sur les rives de nos aïeux,
Loin des orages du vieux monde,
Sur nos bords nous vivons heureux;
Et quand nous voyons la tempête
Briser monarque et citoyen,
Avec bonheur chacun répète:
Qu'il fait bon d'être Canadien.

OCTAVE CREMAZIE.

EMILE FAGUET

Emile Faguet est bien né en France à La Roche sur You, en 1847, et c'est donc en plein pays Vendéen qu'il a vu la lumière et vécu son enfance.

Et nul ne fut plus que lui Français, et nul plus que lui peut-être n'a reçu en partage, en don propre et n'a fait plus souvent paraître en rives étincelles l'esprit de sa race. Il y avait en sa tête du soleil de France, et dans son coeur la sensibilité discrète mais profonde et sûre des paysans de la Vendée.

De l'esprit de France, Emile Faguet avait tout l'entrain, toute l'agilité, toutes les forces pénétrantes; de lui il avait le sel abondant, les finesses imprévues, les subtilités élégantes et aussi toute la fureur de discuter; toute la passion de savoir et de comprendre, mais, de lui, encore, il avait toute la mobilité et toute la blague!

Emile Faguet était capable, après avoir conduit le plus sévère des développements, de faire la plus inattendue des pirouettes.

Il était capable encore après avoir fait du meilleur esprit, de s'amuser à en faire du moins bon et d'écrire en conclusion d'une des thèses les plus graves de la politique.

"Les aristocraties ont le culte des héros;"

"Les démocraties ont le culte des zéros."

Il était fils d'un professeur qui avait d'abord songé à le mettre au petit séminaire pour en faire un prêtre.

Mais les signes de vocation n'étant pas très manifestés, l'enfant fut plutôt envoyé au lycée.

A 20 ans en 1867, Emile Faguet était admis à l'Ecole Normale supérieur, d'où il fut chassé quelques mois après pour indiscipline. Sept ans plus tard en 1874 devenu agrégé de l'Université, il faisait quelques mois de journalisme à Paris au XIX siècle.

C'est à ce moment qu'il connut et fréquenta Sarcey. Puis il s'en fut professeur de rhétorique pendant sept ans à Moulins, à Clermont et à Bordeaux.

Faguet fut nommé professeur de lycée à Paris en attendant que la Sorbonne l'appela en 1891 à suppléer d'abord, puis à remplacer en 1893 M. Lemont dans la chaire de poésie française.

A partir de 1900 Faguet a été le plus actif et le plus fécond des écrivains de France. Il a publié plus de 40 volumes de critique littéraire et d'études morales et politiques et combien d'articles qui sont restés enfoncé dans les périodiques et les gazettes. Qui pourrait se vanter, avoue ingénument un de ses biographes, M. Victor Giraud qui, pourrait se vanter, à part, Monsieur Faguet lui-même, d'avoir lu tout ce qu'à écrit M. Faguet.

A ce grand homme dont personne ne peut parler aujourd'hui sans émotion, il faut bien avouer qu'il manquait quelque chose par quoi seulement il eut été immortel, l'attachement à une doctrine; Faguet était un sceptique.

Cependant ce sceptique qui, constatant la "démission de la morale", proposait la morale de l'honneur; cet impie qui plaçait la religion au nombre des "préjugés nécessaires", professa toujours un grand respect pour le christianisme. Ses idées qui s'agitaient en tourbillons, et qui mettaient du désordre dans l'esprit des autres, ses idées qui s'éparpillaient partout comme des feuilles d'arbre qui n'ont plus d'attache, de vénération, pour la religion de son berceau. L'individualisme intellectuel de Faguet ne pouvait avoir raison de l'Evangile. Dans les "Préjugés nécessaires", il fit un bel éloge de la religion du Christ.

"C'est singulier comme je me découvre catholique, quand j'y réfléchis", écrivait-il en 1908 dans sa Revue Latine à propos de l'expérience religieuse de William James.

Il n'était pas croyant—mais dans la politique il était toujours dans le sens de la liberté.

En toute chose je suis toujours dans le sens de la charité. Il n'était pas croyant mais il a guidé la religion; la droiture en lui était bien dessinée.

Il avait au fond de son âme cette foi, qui fait le citoyen laborieux, c'était la foi de la patrie.

FLEUR DE LYS.

OCTAVE CREMAZIE

Octave Crémazie né en 1827, était libraire à Québec. Une catastrophe financière l'enleva, en 1862 aux lettres et à sa patrie. Il mourut au Havre (France) en 1879, après avoir connu tout ce que l'exil a de privations et de tristesses.

Ses poésies, avec une biographie et des extraits de sa correspondance, ont été publiées en 1882 sous les auspices de l'Institut Canadien de Québec.

—La devise des honnêtes gens est immuable: "Fais ce que dois, advienne que pourra!"

—Le travail opiniâtre vient à bout de tout.

L'ART

M. Elie Poirée a fait paraitre il y a quelques années une brochure dans laquelle on y trouve une excellente étude sur Sainte-Cécile.

La jeune sainte au charme si pur et si émouvant a été célébrée bien souvent par les artistes.

Nul n'ignore que la jeune vierge qui portait un cilice sous sa cyclade brodée d'or, appartenait à l'antique et très riche famille des Metelli. Elle était de droit Clarissisne. Ses "Actes" assurément ne font pas partie des "Acta sincera," ils sont très postérieurs aux événements et n'ont que peu d'autorité. Mais les monuments religieux de Rome, ceux anciennement connus et ceux plus récemment découverts dans les catacombes, attestent la réalité des événements et des personnages qui figurent dans le récit. Le martyre de la jeune patricienne reste une des pages les plus dramatiques et les plus poignantes de l'histoire chrétienne des premiers siècles.

Peintres et sculpteurs ont rivalisé pour faire revivre la physionomie gracieuse de la jeune sainte, surtout depuis qu'une légende, qui ne paraît pas trop ancienne et qui semble être sortie de la première antienne de Landes mal comprise, en a fait une musicienne et particulièrement la patronne des organistes. Raphaël et Rubens, entre mille autres, le Caravage et Carlo Dolci, parmi les peintres, Donatello et Maderno parmi les sculpteurs, en ont tracé des effigies célèbres, qu'on aimera à trouver réunies dans la brochure de M. E. Poirée.

Je conseillerais à toutes, celles qui aiment l'art, de feuilleter ce beau volume de M. E. Poirée.

"Avide d'Idéal".

CARNET DE LA BONNE CUISINIERE

"La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure."—B.S.

A PROPOS DU THE

UNE BONNE TASSE DE THE

Réchauffer d'avance la théière avec un peu d'eau bouillante puis la vider complètement. Mettre une cuillerée à thé de thé noir ou vert par tasse d'eau fraîchement bouillie. Verser l'eau toute à la fois. Jeter une pincée de thé sur le liquide en infusion, les feuilles se déploient et donnent un arôme délicieux. Servir, après 3 ou 4 minutes d'infusion, avec lait ou crème et sucre.

THE A LA RUSSE

Suivre recette ci-dessus. Mettre dans chaque tasse une cuillerée à thé de sucre et une tranche de citron; puis y verser le thé alors qu'il est très chaud.

THE A L'ORANGE

Même procédé que pour le thé ordinaire, sauf qu'après avoir versé l'eau bouillante sur le thé, l'on ajoute en même temps que la pincée de thé, un morceau de l'extérieur de la pelure d'orange (la partie jaune seulement) C'est là un breuvage exquis qu'on consomme avec ou sans crème ou lait et qu'on sucre au goût.

THE GLACE

Même procédé que pour une bonne tasse de thé. Lorsque l'infusion est faite, couler le liquide dans un bol, le laisser refroidir à l'air libre. (Le thé en glacière se brouille). Pour servir, déposer dans de grands verres un peu de glace concassée et quelques cuillerées à table de Cordial au citron Primus,—remplir avec le thé froid. C'est là un excellent breuvage qui désaltère bien.

"Cordon Bleu".

"Qui montre souvent sa bourse, s'expose à ce qu'on la lui emprunte".

AVIS D'UNE MERE A SA FILLE

Par Mme de LAMBERT

(Suite)

"Quand nous avons le coeur sain, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs.

Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade, souvent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés.

Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le coeur par les sentiments qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément: la santé et l'innocence en sont les vraies sources. Mais, dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissements; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardents, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlements de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes, qui résistent moins à ce qu'elles sentent. La tempérance disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté. Avec cette tempérance, qui fait la santé de l'âme et du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles ni de dépenses. Une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs.

Enfin, les plaisirs innocents sont d'un meilleur usage; ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'âme s'y altère et s'y gâte, comme celui du corps.

Mettez de la règle dans toutes vos vues et dans toutes vos actions. Il serait heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle: soyez retenue sur la dépense.

Si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

(à suivre)

IL FAUT ETRE HOMME ET ENFANT A LA FOIS

Devant les hommes sois un homme, devant Dieu sois un enfant; devant les hommes montre la puissance de ta nature, manifeste ta volonté par des actes de force; devant Dieu reconnais ta faiblesse et ton dénûment; auprès de lui la prière fervente a seule crédit. Tu te sens peut-être isolé sur la vaste terre? Sois un enfant, Dieu te servira de père.

Aie les pensées d'un homme, le coeur d'un enfant. Fraye intrépidement ta voie dans la vie; pour cette fin seulement ton âme a reçu ses élans énergiques; au bien de tes frères doit aboutir toute ton activité. Ainsi préluderas-tu à un amour plus élevé, et dans la pureté de ton coeur tu prépareras la floraison céleste.

Sois un homme en face de la vie, un enfant en face de toi-même. Vers le soir de tes ans, il t'arrivera de soupirer à la pensée de la maison paternelle, au souvenir de ton enfance, cependant tout cela ne sera pas perdu sans retour. Encore un pas, et voici les fleurs et les riants ombrages que te destine, comme jadis, la bénédiction d'un père.

Joyeux enfant, cours au-devant de ce père.

Reinick.

—Le but de l'activité humaine: ce n'est pas le plaisir, c'est le devoir.

BRULE SUR LA CROIX

Des frémissements sont réservés à ceux qui verront "Brûlé sur la Croix", l'illusion sensationnelle dans les représentations Blackstone, qui seront démontrées au théâtre Russell, durant la semaine du 16 février.

Comme touriste américain, Blackstone est saisi par une bande de brigands du désert. L'infortuné est attaché à une croix et un feu est allumé à ses pieds. Pour le faire mourir plus tôt, de grands cables sont attachés à un chameau et à un cheval pendant que les autres bouts le sont à la gorge et au corps de Blackstone. Les bêtes s'élancent sous les coups de fouet de leurs maitres. Quand la vie du magicien semble ne pas valoir plus qu'un mark allemand un dénouement foudroyant se produit.

LES AMERICAINES A L'ARMEE

Boston. — Le département de la guerre est à faire une étude très sérieuse de la coopération que les femmes peuvent donner à l'armée pendant la guerre. Le général John L. Hines, chef de l'état-major américain a déclaré que les Etats-Unis désirent que l'Américaine porte, pendant la guerre, tout le fardeau qu'elle est susceptible de porter.

E. MILES

Articles de Coiffure

Perruques et crêmes pour acteurs, Teintures et Toniques pour les cheveux. Assortiment considérable de nouveaux peignes récemment arrivés de Londres et de Paris. Chambres réservées à la coiffure des dames. Voyez nos spécialités. Perruques de dames, toupets et perruques d'hommes. Toupets légers de Miles.

Le traitement Parker pour les cheveux est incomparable. Il comprend la brûlure, la rognure et le lavage des cheveux et l'application de tonique et de crême s'adoptant aux besoins immédiats du cuir chevelu.

COIFFEUR VICE-ROYAL A RIDEAU HALL DEPUIS 30 ANS

Par engagement: Tél. Queen 2246.

133, RUE SPARKS OTTAWA

Docteur Adolphe Drouin

(DES HOPITAUX DE LONDRES, PARIS et LYON)

Spécialités:

Maladies des Yeux, Oreilles, Nez et Gorge

Consultation: 10 à midi, 2 à 5 p.m., 7 à 8 p.m.

TEL. RIDEAU 4789—RES. SHER. 3375.

95, RUE RIDEAU, OTTAWA

Chaussures Elégantes

CHEZ

Baker & Co.

63 rue Rideau, Ottawa

FEUILLETON DU CANADIEN

Fiançailles Tragiques

Par CHARLES FOLËY

No 12.

—Je puis vous assurer qu'il n'est pas sur terre d'homme plus loyal et mieux intentionné que M. Paul!

—Oh! comme tu le défends! fit la vieille demoiselle ressaisie, à cette intervention, de ses premiers soupçons. Si tu ne veux pas que je crois à ses mauvais desseins, que veux-tu que je crois? Comment m'expliqueras-tu?...

—Oh! Je n'explique rien,—fit la jeune fille d'une voix brisée.—Ne me tourmentez pas. J'ai peur... Ah! j'ai si peur pour lui!...

—Peur pour lui? Voilà bien, par exemple, le plus étonnant de l'affaire! Pourquoi aurais-tu peur pour cet individu qui ne t'est rien, que tu ne connais pas, que tu as vu aujourd'hui pour la première fois? Rien n'est moins naturel. Veux-tu que je te dise ma pensée?

—Oh! non, non! Assez de vos pensées pour ce soir!—implora la jeune fille en allant vers la fenêtre et essayant de percer les ténèbres de son regard éperdu.

—Eh bien je parlerai quand même. Y a quelque chose entre vous... Vous devez vous connaître depuis longtemps. Tu sais parfaitement qui est cet étranger... Tu l'as fait venir ici croyant bénévolement que je serais ta dupe, mais j'y vois clair maintenant.

La jeune fille, n'écoutant plus, incapable de résister plus longtemps à son inquiétude, avait pris son mantelet posé sur une chaise. Elle s'en était enveloppé la tête, les épaules et elle se dirigeait à son tour vers le seuil, quand la tante lui saisit le bras.

—Où vas-tu?

—Jusqu'au bas de la ravine... pour rappeler et ramener M. Paul si je l'aperçois sur la plage.

—Ce serait du joli! Je te défends de sortir. Une jeune fille comme il faut ne court pas dans la nuit après son amoureux!

—Mais vous perdez l'esprit, ma tante, je vous assure. Ce malheureux ne connait pas le pays. La mer est basse. Il peut glisser sur les rochers, tomber dans quelque mare profonde... dans quelque fondrière de la dune... nous ne pouvons pourtant pas le laisser se perdre ou se tuer sans rien tenter!

—Tu ne sortiras pas, — décida péremptoirement Phrosine en tournant vivement la clef dans la serrure et fourrant cette clef dans sa poche.—Je ne te laisserai pas te compromettre au vu et su de tout le village. Ton père n'étant plus là, c'est à moi de veiller sur l'honneur de la famille!

La jeune fille, poussée à bout, ne pouvant plus supporter cette scène dont le ridicule contrastait si cruellement avec son anxiété tragique, se retira dans sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre malgré la pluie et le vent, promena son regard désespéré sur les ténèbres profondes où, maintenant, nul éclair ne permettait plus de distinguer la mer, la plage, les Mouettes-Noires et les ruines. Grelottante, la vue encore plus troublée par les larmes que par les gouttes de pluie qui lui fouettaient le visage, Marie, à un petit bruit produit derrière elle, eut un sursaut d'indignation. Sa tante venait de l'enfermer à clef, dans sa chambre.

VI

Ayant descendu la ravine en courant, Loupiau s'élança non sur la grève large et nue, où son ennemi pouvait le rejoindre, mais sur la dune. Et là, courbé en deux, à travers les ajoncs et les fougères, il se lirigea vers le fort. L'orage ne 'arrêtait pas. Il n'en avait aucune peur. Lorsqu'il se jugea assez loin de Rocmer pour n'être pas poursuivi, il ralentit le pas, avança tranquillement encore qu'avec précaution. Il respirait à l'aise dans cette atmosphère d'ouragan et, ses yeux perçant les ténèbres profondes, il coupait au plus court, évitant les fondrières et sautant les ravines.

Bientôt, à l'extrémité du promontoire, en face des Mouettes-Noires, le formidable amas de récifs se dessina en masse obscure que surmontaient les ruines. A pic sur le roc, les tours démantelées par les hommes, les remparts sapés par les vagues, dressaient encore leur silhouette fantastiquement tragique. Les nuages sombres et bas, déchirés aux créneaux qui restaient, écharpés aux brèches en vapeurs lourdes et fuligineuses de cette enceinte de décombres, et les éclairs qui, par instants, embrasaient cet immense éboulement de granit lui prêtaient l'aspect de quelque énorme fournaise d'enfer d'où l'orage fumait et s'épandait au loin sur la terre et la mer.

Défendue du côté des flots par ses assises de granit, couvertes de varech humide et gluant, la forteresse était gardée, du côté de la dune, par un large fossé que la marée haute remplissait mais qui n'était, à marée basse, que vases mouvantes. Peut-être eût-il été plus dangereux de s'enlizer dans ces vases que de tomber dans la mer.

On n'avait accès dans les ruines que par une planche étroite à traverses de fer. Cette façon de passerelle pouvait, à voolnté et par une seule personne, être lancée sur la douve ou retirée à l'intérieur du fort. L'entrée des ruines, large couloir voûté, était fermé par une porte à guichet, branlante et vermoulue, aux gonds scellés dans les anciennes rainures de la herse. A l'entour, les récifs, puis la dune stérile étendaient leur solitude sauvage et désolée.

Le site était trop familier au Loupiau pour qu'il éprouvât la moindre émotion à l'aspect d'épouvante que prenait la forteresse sous ses hachures d'averse et ces fulgurations de foudre. Il vit que la planche de traverse enjambait encore le fossé et en conclut que sa vieille n'était pas rentrée. Il s'en doutait. Si vite qu'elle fût montée à l'auberge, même en traversant les prés et la dune pour revenir, elle ne pouvait pas être arrivée avant lui. Il franchit la passerelle et, certain que personne n'avait osé pénétrer dans les ruines et n'oserait y pénétrer, en homme sûr de son chemin, sans inspecter les abords, sans même retirer la planche derrière lui, il traversa des moncaux de décombres et descendit un couloir en pente, fort ténébreux. Il atteignit la porte de la seule pièce souterraine, caveau, crypte ou cellier, qui pouvait encore servir de demeure. La salle, très vaste, dallée, prenait l'air, sinon le jour, au ras du sol, par un seul soupirail pratiqué dans la voûte. Au fond s'ouvrait une large cheminée au manteau noir de suie. Et partout, se voyaient pêle-mêle par terre ou tassés dans les coins, des grappins, des gaffes, des crocs rouillés, des planches, des barils, de boîtes de conserves vides, des caisses éventrées, des filets déchirés, des cordages hachés, tous les débris de naufrages qu'apportait le flot, tous les outils nécessaires à la pillerie d'épaves. En deux larges enfoncements, pratiqués dans l'épaisseur de la muraille, des paillasses plates avec des couvertures trouées servaient de lits. Deux lambeaux de toile à voile, ficelés à des tringles rouillées, abritaient ces sortes d'alcôves en guise de rideaux. Pour le surplus du mobilier, une table, des escabeaux, trois chaises dépaillées, une huche aux pieds rongés par les rats.

Le Loupiau referma la porte massive à pentures de fer, vraie porte de cachot, puis il alla vers la cheminée, battit le briquet, fit flamber des brindilles dans le foyer et recouvrit la flamme de gros carrés de tourbe encore humide. Une fumée épaisse, grasse et suffocante, d'abord rabattue par le vent, finit par monter dans la cheminée. Et le feu, qui couvait sourdement làdessous, ne jeta plus dans cette immense cave que des clartés intermittentes d'un vert pâle.

Dans une pose qui ne le fatiguait plus, le vieux demeurait devant l'âtre, assis sur ses talons, quand dressant l'oreille, il perçut, même à travers les clameurs de l'orage, tant il avait l'ouie fine, le pas vif et saccadé de la Loupiaude sur la passerelle. Il alla jusqu'au seuil du caveau et cria dans le couloir obscur:

—Est-ce toi, la vieille?

—C'est moi, j'ai retiré la planche sous la voûte et j'ai barré la porte. C'est bien l'heure qu'on ne nous dérange plus!

L'homme, cette fois, prit un escabeau et revint s'asseoir devant le feu. Peu après, la vieille entra, hors d'haleine, ruisselante, car elle n'avait pas de vêtements de toile cirée comme le vieux. Au lieu de s'avancer vers le feu, ce qui eût été le mouvement le plus naturel, mouillée comme elle l'était, elle s'attarda dans l'ombre, près de la porte, craintive, hésitant à se rapprocher de son homme. Cette allure timide ne trompa pas le Loupiau. Il flaira de mauvaises nouvelles et demanda d'un ton bourru:

—Ben quoi! viens te sécher... et qu'on voie ce que t'apporte? Ce temps de chien, je crois que ça creuse encore plus le ventre que dix journées de soleil. Je crève de soif et de faim.

—J'avons eu du malheur, hasarda la Loupiaude — à distance et d'une voix piteuse et gémissante qui ne trahissait que trop sa peur d'être battue.

—Figure-toi que l'aubergiste de là-haut, la mauvaise gale, n'a voulu me servir qu'après m'avoir fait déposer ma pièce sur le comptoir. Elle m'a donné la première chose que j'ai demandée, puis elle a empêché les 7 francs et refusé de me fournir rien d'autre, sous prétexte que j'avons du retard chez elle. J'ai fait tout ce que j'ai pu, je te jure, mais elle n'a rien voulu savoir, c'te vieille horreur!

—Tu t'y es mal pris comme tous jours, bourrique! Tu t'es fait bêtement extorquer ton argent. Ah! nous v'là jolis, tonnerre de tonnerre! Rien à se flanquer sous la dent!

Et, se rappelant la rencontre avec Gavroc, conscient que lui-même n'avait pas eu de chance et ne rapportait aussi que de mauvaises nouvelles, il n'eut ni les cris ni les gestes violents que la vieille attendait.

—Qu'est-ce que t'apportes? Est-ce de quoi boire, au moins?

—Oui, oui, de quoi boire, Loupiau... du marc, un grand litre, s'empressa de dire la femme surprise de cette aménité relative.

Ayant maintenant espoir d'éviter les coups, elle se rapprocha du foyer, tendit de sa main grelottante la bouteille qu'elle avait cachée sous sa pélerine rapée. Elle ajouta:

(Suite)